

Parcours Hobbit, thème « Dark fantasy et romance paranormale »

La « bit lit » et ses avatars : *Buffy, Angel, Vampire Diaries...*

Isabelle-Rachel Casta

« Ces notes ignées qui teintent notre crépuscule, mieux que d'une lumière d'or triste, d'un feu sans âge et sans fin...¹ ».

La littérature *young adult* institutionnelle véhicule un bagage majoritairement « bien-pensant » (au sens du politiquement correct) qui remplace peu ou prou les cours de morale républicaine de jadis² : on peut s'en irriter, s'en réjouir ou s'en accommoder, mais le fait est là³. Portant les « *blockbusters* » des lectures adolescentes, en plus des ouvrages et auteurs « organiquement » cooptés pour ce créneau, sont à trouver dans la « vague-vampire » qui submerge l'édition en ce moment ; une vague, ou plutôt un typhon, car la saga de Stephenie Meyer⁴ a été lue à ce jour par plus de **85 millions de lecteurs** (lecteurs au sens de « lectrices » en immense majorité !!!!), et cela ne peut être négligé, les chiffres ici quittant leur simple valeur statistique pour accéder à un statut anthropologique : oui, dans la gigantesque « *chick lit* » (littéralement : la littérature pour poulettes), la « *bit lit* » (littérature de morsure) est en train de devenir un phénomène de société – et donc une interpellation pour la pop culture. Notons à ce propos que contrairement à ce qu'on lui pourrait penser, c'est bien à une maison d'édition française, Bragelonne, que l'on doit l'extraordinaire fortune de cette formule : mais le caractère « international » du genre ainsi rubriqué a vite excédé les frontières françaises et les termes eux-mêmes, par la langue choisie pour leur expression, ont essaimé bien plus loin que leurs premiers promoteurs avaient peut-être pu l'imaginer.

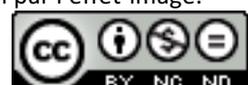
Si l'on interroge de près l'histoire récente des succès du genre, on trouve *Buffy the Vampire Slayer* – dont 45 romans sont parus aux éditions Fleuve noir, en asymptote avec la cultissime

¹ Hélène Grimaud, citée par Xavier Cavalerie, *Télérama* n°3139, 13-19 mars 2010, p.22.

² Isabelle Nières-Chevrel rappelle que : « Dans l'enseignement primaire, la littérature d'enfance est sollicitée pour nourrir la leçon de morale qui ouvre la journée ». (*Introduction à la littérature de jeunesse*, Didier jeunesse, Paris, 2009, p.209).

³ A propos des représentations familiales actuelles qui peuplent les ouvrages pour la jeunesse, Serge et Marie-Claire Martin soulignent par exemple que : « L'enfant est objet du partage où maternité et paternité entrent en concurrence depuis les revendications des nouveaux pères qu'accompagnent les demandes des nouvelles mères (...) ». (*Quelle littérature pour la jeunesse ?*, Klincksieck, Paris, 2009, p. 159).

⁴ C'est une tétralogie, composée de : *Fascination, Tentation, Hésitation et Révélation*, Hachette, 2007. Les adaptations cinématographiques drainent autant de spectateurs, décuplant l'effet-roman par l'effet-image.



série – comme variante féministe à l’assez masculine hiérarchie de Poudlard, puis la trilogie des « feuilletons vampiriques d’apprentissage » *La Maison de la Nuit* (les Cast mère et fille), *Vampire Academy* (Richelle Mead), et *Les Vampires de Manhattan* (Melissa de la Cruz) ; on mettra à part l’œuvre singulière de Lisa Jane Smith, dont l’opus maximum *Vampire Diaries* a été écrit il y a plus de vingt ans, abandonné puis repris récemment par des développeurs, enfin magnifié par la série télévisée de Plec et Williamson ; enfin vint l’ouragan *Twilight* et toutes ses conséquences. Comme par hasard, ces histoires se passent très souvent, en partie au moins, dans un cadre scolaire, lycée puis université pour Buffy, lycée pour *Twilight*, lycée et université pour tous les autres... : la relative proximité avec la vie quotidienne de l’adolescent liseur renforce le sentiment d’appartenance et de familiarité.

Mais il faut rappeler que la mode-vampire, depuis les premiers récits de John William Polidori (*Le Vampire*, 1819), de Sheridan le Fanu (*Carmilla*, 1871) en passant par *La Ville Vampire* de Paul Féval, *La Morte Amoureuse* de T. Gautier, *Dracula* de Stoker jusqu’aux récentes variations de **Anne Rice**, **Fred Saberhagen**, **Loren D. Eastleman**, **Kim Newman**⁵, **Laurell K. Hamilton**... (j’arrête là une liste qui pourrait se poursuivre, à l’instar d’une litanie, de longues lignes encore⁶), n’a jamais cessé de fasciner les jeunes lecteurs, comme si entre l’adolescent et le vampire il y avait une parenté mystérieuse, une histoire commune, un chemin à tracer qui les rassemble. Il n’est à ce titre pas étonnant que l’autre figure réconfortante, hormis le couple, soit la fraternité, ou la sororité (les sœurs Halliwell, les frères Salvatore, les sœurs Summers...). Lorsque s’effondre l’amour, on peut encore compter sur l’affection (ou la rancune !) de cet autre soi-même qu’est le frère (les deux Winchester de *Supernatural*) ou la sœur (Phoebe, Prue, Dawn...).

Autre fait notable : curieusement la topique vampirique s’est récemment inversée ; avant, le vampire se permettait de faire tout ce qui est moralement interdit aux gens « normaux », c’est-à-dire le libertinage (Lord Ruthven), le saphisme (Carmilla), le viol et le meurtre (Dracula) ; à partir des années 1990 (et le film indépassable de F. Ford Coppola), on voit naître un comportement radicalement différent, torturé (Angel et Spike dans *Buffy*), chaste et protecteur (Edward Cullen), amoureux et sacrificiel (*True Blood*). Qu’attend donc des vampires le grand public ? N’y a-t-il pas là un fort paradoxe, qui est de s’en remettre à des « morts-vivants », des « innommables » (« *nosferat* » au sens plein du terme), pour apprendre à grandir, apprendre à aimer ?

Alors parlons chiffre : 383 millions de dollars pour *Fascination*... et troisième meilleur démarrage de l’histoire du cinéma avec *Hésitation*, l’opus II sorti le 18 novembre 2009, juste

⁵ Son *Anno Dracula* (J’ai Lu, Paris, 1998) appartient à l’un des sous-genres de la *fantasy*, l’*historic fantasy* ; on y retrouve l’influence de Alan Moore, l’auteur de *La ligue des gentlemen extraordinaires* et de *Watchmen*.

⁶ Sans résister pourtant à citer encore *Smarra* (1821) et *Infernaliana* (1822) de Charles Nodier, *La Guzla* (1827) de Prosper Mérimée, *L’Oupire* et *La famille du vourdalak*, d’A. Tolstoï (1841), *Le gardien du cimetière*, de Jean Ray (1919) ou *La jeune vampire*, de J. H. Rosny (1920)...



derrière *Spider-Man III* et *Batman - : Dark Night*, avec 164 millions de dollars la première semaine d'exploitation. En France, 2 millions 400000 entrées en une semaine confirment la ferveur intacte des fans ; un milliard de dollars pour les deux films et quatre-vingt cinq millions de livres vendus pour la tétralogie propulsent Stephenie Meyer, paisible mère de famille de l'Arizona, sur le podium de Roald Dahl et de J.K. Rowling ; toute une mythologie s'érige déjà autour de l'écriture même de la saga : un rêve, quelques pages, puis un ouvrage refusé par 14 maisons d'édition ; enfin l'acceptation, le succès immédiat, le bouche à oreille fulgurant, l'attente fébrile des fans de tome en tome... et la légende peut commencer.

Le vampire et la jeune fille... un fantasme récurrent.

La romance paranormale unissant un(e) humain(e) à un(e) « in-humain(e) » est une des constructions imaginaires les plus prolifiques ... dont notre saga *Twilight* est le fleuron. Disons tout de suite que le vampire est la figure la plus achevée du « revenant ». Moins horrible que le zombie cannibale ou la momie, moins rustique que le loup-garou, moins évanescents que le fantôme, il peut passer pour humain, donc se mêler incognito à la foule, jusqu'à ce que la faim le saisisse...

Et Bella croisa Edward Cullen... ! pourquoi ce couple, antagonique mais sensuellement si riche en rêveries, connaît-il un tel retentissement chez nos adolescentes ? Tout simplement parce qu'on y parle de sang, de sexe et de solitude, les grands universaux de notre expérience humaine. La thématique du mort-vivant, forcément beau et tragique, à qui l'on donne son sang (sens ?) pour qu'il puisse perdurer, a sans doute le visage méconnaissable de l'enfant que toute fille, devenue femme, nourrira en effet de son sang et de sa vie : figure d'apprentissage, le vampire est en soi celui qui se « meurt » à sa première forme (l'enfance, asexuée et innocente) pour renaître à la vie adulte – pour lui éternelle, sexuellement active, dangereuse donc par les engagements irréversibles que cela suppose. En termes axiologiques, le personnage d'Edward Cullen est (comme le titre du premier tome l'indique en effet) fascinant : figé dans la vénusté et la grâce de ses dix-sept ans, il séduit une jeune mortelle, Isabella Swann, et se révèle à elle, peu à peu, dans une ordalie lyrique et fusionnelle où l'enjeu se trouve de fait immédiatement tragique ; pour garder la femme aimée toujours près de lui, il doit la... tuer, évidemment, et la « transformer » ; cette thématique radicale **amour/mort/éternité/résurrection** renoue avec les plus anciens mythes de l'amour courtois, si fortement analysés par Denis de Rougemont dans son *Amour et l'Occident* : nous sommes à l'épicentre de la romance paranormale.

La vague-vampire serait donc une réponse à l'absence de romantisme de notre société, où le « bon » sexe semble la réponse appropriée aux demandes adolescentes concernant l'affectif, le pulsionnel, l'abîme de la passion où l'on se perd pour mieux se retrouver, à l'instar des grands mystiques ... ou de *Roméo et Juliette*, constamment évoqué et invoqué dans *Twilight*.



En même temps, des pédopsychologues insistent sur le caractère double du vampire : éternellement jeune, il est aussi très vieux ; il a amassé toute la sagesse et l'expérience que cent ans de survie (Edward est mort de la grippe espagnole en 1918) peuvent procurer à un esprit ouvert. Perpétuel émigrant, il fuit avec sa famille chaque fois que sa jeunesse inaltérable devient problématique ; condamné à l'errance, à l'arrachement affectif, il a toute la grâce de l'enfant, et toute la gravité de l'aïeul : l'attrait oedipien joue alors à plein... Edward est d'ailleurs un prénom venu des romans de Jane Austen, comme un clin d'œil au caractère « édouardien » du personnage. Luttant contre ses pulsions sanguinaires, il ressemble aux adolescents, bouleversés par la violence de leurs désirs, par les transformations de leur corps... Maîtrisant ses instincts, il rejoint le parangon de l'amour courtois en s'effaçant devant Jacob Black, au début de *Tentation*, pour laisser à Bella la liberté de rester humaine. C'est vraiment en toute conscience, en toute connaissance, qu'elle le rejoindra pour s'unir à lui : un vampire mormon ? La voie reste ouverte...

Plusieurs vies pour une seule vie ?

Si la littérature jeunesse a pour objectif avoué de créer du lien social, d'amadouer à la différence, de prôner tolérance et respect de l'autre, elle ne saurait faire l'économie d'une « éducation sentimentale », fût-elle fantasmagorique et transfigurante. Harry Potter face au « vampire » Voldemort affronte en fait le traumatisme originel de la mort de ses parents, disparus en lui sauvant la vie. Buffy – personnage-clé auquel j'ai eu le privilège de consacrer un ouvrage⁷ – connaît par deux fois la souffrance d'aimer un vampire (d'abord Angel, puis Spike), autrement dit l'ennemi qu'elle combat de toutes ses forces, mais qui la vainc par l'amour, non par la haine et l'anéantissement. Cet amour trans-espèce – ils sont morts, elle est (encore) vivante – permet aux deux vampires de retrouver une âme... et de pleurer la mort de leur bien-aimée, quand à la fin de la catastrophique saison V, elle donne sa vie contre celle de sa jeune sœur, Dawn, alors qu'elles ont déjà eu le chagrin de perdre leur mère, Joyce Summers. Mais les reconfigurations ne s'arrêtent pas là... si Angel a fui à Los Angeles un amour trop dangereux, Spike finira par le rejoindre pour faire partie de son « équipe » surnaturelle, et Joss Whedon les envoie, dans les dernières secondes du show, à une mort quasi-certaine ; il faut, parfois, savoir dire adieu.

Lorsque naît l'enfant hybride d'Edward et de Bella, petite fille mi-humaine (son cœur bat), mi-vampire (elle en a tous les pouvoirs), elle symbolise une nouvelle ère, une réconciliation entre des espèces fondamentalement ennemies. C'est la leçon ultime de la tétralogie, même si les gardiens du dogme vampirique, les Volturi, commencent par vouloir la détruire ; séduits par la petite-fille, ils finissent par se retirer, sans conflit et sans violence ; là aussi, belle leçon de tolérance et d'acceptation du différent, du nouveau, de l'inusité.

⁷ *Nouvelles Mythologies de la Mort*, Champion, Paris, 2007.



Le caractère transgénérationnel des lectrices de *Twilight* réunit ainsi filles, mères, et même grand-mères, qui pour la première fois se rejoignent et communi(qu)ent dans l'admiration du beau Robert Pattinson, avec la certitude délicate de participer à une passation de féminité, à la fois sérieuse et légère : la sexualité vampirique se déroule toujours comme une défloration réussie, un peu douloureuse au début puis pleinement consentie et érotiquement valorisée ; les scènes sont rigoureusement écrites sur le même modèle, car il s'agit de convaincre l'adolescente qu'une sexualité choisie et harmonieuse est un bien. Parmi tant et tant d'unions célébrées, voici celle de Lucius Vladescu et d'Antanasia Dragomir : « *Ses crocs percèrent ma peau, et j'émis un petit cri. Je le sentis plonger, avec une force assurée mais une infinie douceur, dans ma veine, et boire en moi. – Je t'aime Lucius, soupirai-je, tandis que je me sentais aspirée dans son corps, devenir une part de lui-même. Je t'ai toujours aimé* » (*Comment se débarrasser d'un vampire amoureux*, op. cit., p. 409).

Eros et Thanatos obéissent bien sûr ici aux principes de l'eucatastrophe, nécessaire dans des récits destinés à la jeunesse ; le traitement « *gothique n'est pas d'ailleurs majoritaire, la vie quotidienne de n'importe quelle adolescente de la middle-class occupant de longs, très longs passages. Mais l'irruption de l'inexplicable, du paranormal, permet de garder le « sens of wonder* » ; la réévaluation du personnage du mort-vivant est d'ailleurs également perceptible dans *Pirates des Caraïbes*, où un jeune capitaine (incarné par Orlando Bloom, le Legolas du *Seigneur des Anneaux*) accepte de devenir le Hollandais Volant, et d'errer sur les mers éternellement, à condition de pouvoir rencontrer, une fois tous les dix ans, son épouse et son fils, bien humains, eux...

Enfin n'oublions pas que les vampires sont généralement de grands lecteurs (ils ont l'éternité pour cela !) et que chaque auteur « conseillé » dans les opus que nous venons d'évoquer (Stoker, Austen, Shakespeare, Melville, Brontë...) est à son tour repéré et lu par des publics inattendus, galvanisés par l'espoir de ressembler un jour à leurs nouveaux dieux. Plus que le sang, c'est le sens qui coule à flots, irriguant un nouvel art d'aimer, aimer... pour l'Éternité.

Isabelle-Rachel Casta

